

de mettre M. de Saint-Hyrieix au courant de ses affaires ; mais le frère de Carmen estima que son devoir était de parler, devant les projets qu'il supposait au diplomate.

— Nous perdrons plus que vous, dit-il en hochant la tête avec ennui.

— Vraiment ? fit Saint-Hyrieix avec une sollicitude très sincère. La déconfiture de cet individu vous atteint sérieusement ?

— Très sérieusement. . . . Il s'agit de plus d'un million.

— Ah ! par exemple ? . . . Et moi qui plaisantais. . . . Je vous demande pardon, mon cher comte. . . . J'étais loin de me douter d'un pareil malheur.

Il tendit la main à Georges, qui la serra affectueusement.

Firmin eut un geste de profonde contrariété et reprit :

— Faites-moi l'honneur de croire que la nouvelle que vous m'apprenez ne cause chez moi aucune hésitation : mais je suis tout bouleversé. . . . Je venais voir votre mère. . . . Ensuite, si vous le voulez bien, nous examinerons ensemble la situation. . . . Elle est fort tendue ; cependant, il est urgent de prendre des mesures.

Mélanie, la femme de chambre, vint annoncer à M. de Saint-Hyrieix que la comtesse l'attendait.

— Mon Dieu ! madame, commença le diplomate après avoir salué la châtelaine avec la plus grande correction, j'arrive dans un mauvais moment.

Mme de Kerlor fut surprise par ce préambule, mais son sourire un peu triste n'en fut pas moins affable.

— Je viens de voir M. de Kerlor, expliqua Firmin. . . . Je lui ai dit que le krach du *Crédit de l'Ouest* m'atteignait, dans une proportion qui me laisse d'ailleurs absolument froid. . . . Mais, votre fils m'a appris que vous étiez également victimes de cette catastrophe. . . . Croyez bien, madame la comtesse, que je le déplore profondément pour vous.

La grande dame répondit :

— Pourquoi Georges a-t-il parlé ?

— Parce qu'il a deviné, madame, que l'entretien que je sollicitais de vous touchait à un ordre de choses très intime. . . . Une fois de plus M. de Kerlor a fait preuve de loyauté ; nous ne pouvons en être étonnés.

— Je vous écoute, M. de Saint-Hyrieix. . . . Loin de moi la pensée de blâmer mon cher enfant, qui s'est confié à un ami.

— A un ami véritable, madame, sur qui tout le monde peut compter ici, quelles que soient les circonstances.

— Merci, monsieur.

— Malheureusement, ces circonstances me sont déplorablement hostiles, je le crains bien.

Mme de Kerlor le regarda ; il convenait de ne pas s'illusionner en face d'un homme comme M. de Saint-Hyrieix qui étudiait généralement ses moindres phrases.

Aujourd'hui, il est vrai, il s'exprimait avec une spontanéité qui ne lui était pas familière et qui lui conciliait toute la sympathie de son interlocutrice.

Il poursuivit :

— Je serais désolé si vous croyiez que je me présente avec des intentions de nature à blesser en quoi que ce soit votre dignité.

— Parlez donc sans crainte, M. de Saint-Hyrieix.

— Je suis venu chez vous, madame, décidé à faire une démanche de laquelle dépend le bonheur de ma vie. . . . Ce n'est pas parce que j'ai appris fortuitement ce qui se passait, que mes plus chers désirs pourraient se modifier. . . . Au contraire, ce eût été une raison de plus pour protester d'une estime, dont j'espère, madame la comtesse, que vous ne doutez pas. . . . Mais, laissez-moi croire que l'aveu que je vais vous faire ne vous étonnera pas trop.

La comtesse eut un doux mouvement de tête qui était le plus éloquent des encouragements ; M. de Saint-Hyrieix le comprit ainsi, car il se hâta d'ajouter :

— J'aime votre fille. . . .

Les traits de la maman s'éclairèrent ; elle ne s'était pas trompée, nulle équivoque n'était à redouter ; les faits suivaient la progression normale qu'elle leur avait assignée.

Du côté de Carmen, pourtant, la maman n'avait pas constaté de progrès dans son intimité avec leur voisin.

Hélène, questionnée plusieurs fois par la comtesse, en vertu du pacte tacite, dont nos lecteurs se souviennent, n'avait fourni aucun renseignement justifiant les précautions de la maman.

L'orpheline avait fait observer simplement que la disproportion d'âge entre Carmen et Firmin était assez grande.

M. de Saint-Hyrieix continua avec un certain trouble.

— Vraiment, j'ai peut-être eu tort d'attendre si longtemps. . . . Je voulais savoir si j'avais des chances d'être agréé. . . . Ma mauvaise étoile veut que je me prononce au moment où vous avez de graves ennuis. . . . Ces chances vont encore être diminuées. . . . Vous pourriez croire que j'ai voulu abuser de la situation, pour brusquer une demande qui me brûle depuis longtemps les lèvres. . . .

Mme de Kerlor se hâta de répliquer :

— Rassurez-vous, mon cher M. de Saint-Hyrieix ; aucune considération extérieure n'influera sur ma réponse.

La physionomie du diplomate s'épanouit. Il poussa un gros soupir de satisfaction et s'écria :

— J'ai donc l'honneur, madame la comtesse, de vous demander la main de Mlle Carmen de Kerlor.

La mère répondit :

— Je suis très flattée, monsieur, de votre demande, et je crois que ma fille sera heureuse d'avoir été distinguée par vous.

— Je me demandais si les convenances m'autorisaient à vous ouvrir mon cœur. . . . Peut-être eût-il été préférable que je ne parlasse que cet hiver à Paris. . . . Mais je n'ai pu commander à mon impatience.

— Comment pourrais-je vous blâmer ?

— Au moment de quitter Kerlor, car la saison est avancée, je me suis dit que je n'aurais jamais le courage de différer ma demande. . . . Le mariage de votre fils, son bonheur si complet, la satisfaction que vous en avez éprouvée, madame, ont été pour moi autant de motifs qui ont vaincu mes dernières indécisions.

— Vous avez eu raison.

— Je n'ai pas voulu que nous nous séparions sans que je vous eusse dit ce que je ressentais. . . . Et maintenant, madame la comtesse, j'attends votre arrêt. . . . je l'attends en tremblant un peu.

La douairière répliqua :

— Ma réponse sera favorable. . . .

— Ah ! madame ! de quelle immense joie vous me comblez ! . . .

Quoi ! il serait possible. . . .

Elle l'interrompit doucement :

— Mais laissez-moi ajouter, avant tout, que je dois consulter ma fille. . . . Si elle consent à ce mariage, il ne nous restera plus qu'à en fixer la date.

— Assurez bien mademoiselle Carmen que les questions d'intérêt ne sauraient être agitées. . . . Je désire que notre union ait lieu sous le régime qui lui sera le plus agréable. . . . Qu'une partie de votre fortune soit plus ou moins compromise, je ne veux pas le savoir. . . . La mienne est considérable et je la mets tout entière aux pieds de votre fille.

— Carmen sera très touchée de votre désintéressement.

— Convainquez-la que je n'ai pas attendu des événements fâcheux pour me présenter et que, à aucun prix, comme je vous le disais, je ne veux être soupçonné de profiter des événements. . . . L'amour que j'éprouve pour Mlle de Kerlor est au-dessus des complicités du hasard.

— Ma fille est fière, répondit la comtesse ; il ne faut pas nous dissimuler qu'elle nous opposera certaines résistances.

— Aussi, ajoutez-vous, madame, que j'ai tenu à me prononcer avant que des renseignements précis ne laissent plus aucun doute.

Il poursuivit :

— J'ignore si mademoiselle Carmen partage le sentiment qu'elle m'a inspiré. . . . Je ne me suis pas permis le moindre aveu. . . . Un refus m'aurait désespéré. . . . Je vous en prie, madame la comtesse, plaidez chaleureusement ma cause. . . . Vous aurez en moi un second fils qui vous vénérera pieusement et dont la reconnaissance sera éternelle.

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir, M. de Saint-Hyrieix, et je souhaite de réussir. . . . Toutefois, je vous le répète, ma fille est libre de son choix.

— C'est bien, madame. . . . J'ai confiance. . . . Quand connaîtrai-je la décision de Mlle de Kerlor ?

— Aujourd'hui même, je l'espère.

— Vous me permettez donc de revenir ce soir au château ?

— Certainement.

— S'il restait quelques préventions à dissiper dans l'esprit de mademoiselle Carmen, je m'efforcerais de le faire. . . . Elle comprendra qu'il m'était impossible de rester dans l'incertitude. . . . En rentrant à Paris, le ministre des affaires étrangères peut me confier une mission, m'envoyer dans des pays lointains. . . . Mon beau rêve serait cruellement brisé. . . . Mlle de Kerlor voudra m'éviter un tel chagrin.

— Espérez ! M. de Saint-Hyrieix.

La voix du diplomate trembla en prononçant ces derniers mots :

— Si Mlle de Kerlor refusait, je vous demande, madame la comtesse, de me prévenir par un mot. . . . Je m'éloignerais immédiatement et je ne reviendrais jamais en Bretagne.

Il appuya ses lèvres sur la main que Mme de Kerlor lui tendit et il se retira.

La mère consulta immédiatement sa fille.

Elle lui raconta avec la plus scrupuleuse fidélité l'entretien qui venait d'avoir lieu et elle conclut :

— M. de Saint-Hyrieix est un véritable gentilhomme. Tu m'en lèverais un cruel souci en consentant à devenir sa femme.